

Jacqueline Vandycke

Lais se dit des terrains que les eaux de mer ou de rivière laissent à découvert en se retirant; se dit aussi de l'espace que la mer laisse à découvert à chaque marée.

Traverse désigne un chemin qui coupe.

Titre difficile traduisant la quête difficile du corps de Marie par 'je'. Mais qui est Marie? Qui est 'je'? Quels sont les personnages de ce roman — mais est-ce bien un roman? — insolite, rugueux, bouleversant?

Quatre femmes, quatre générations que notre logique reconstruit peu à peu à partir d'une chronologie bouleversée à travers des chapitres discontinus dont chacun est une séquence autonome, une scène achevée, presque un poème. Quatre corps.

Noémie est l'aïeule, elle est dure pour elle-même et pour les siennes. Mauvaise et cruelle.

Marie, sa fille — mais non, Marie n'est pas sa fille, apprenons-nous plus loin dans un balbutiement de J: 'Ma mère qui n'était pas sa fille Sa mère mourut en couches' — paiera jusqu'à la folie, l'internement et la mort, en passant par l'enfant mort-né, l'humiliation bue à chaque page, l'incessante meurtrissure du corps rompu à chaque tâche, du cœur baïllonné à chaque élan de tendresse. Du corps surtout. Car la tendresse de Marie est animale. Paiera pourquoi? Parce que 'il' un jour est entré par la porte basse et a enfoncé sans les jupes noires 'la pourriture de son sexe'. Noémie a frappé 'avec des gestes solides'; le village a frappé avec une eau bénite et glacée: 'Pour cet enfant du péché (. . .), Marie-du-nid-de-chien, il faut faire pénitence'. Marie aux jupes noires, nouée et courbée, Marie aux cheveux hagards fera pénitence.

Mais elle donnera naissance à J., autre bâtarde qui, elle, vivra dans la haine de Noémie et dans l'amour silencieux de Marie, à travers les démons épouvantables de son livre

Des Écrivaines à connaître: des livres à lire

d'Histoire Sainte, à travers ses propres cauchemars dont nous nous demandons, à la lecture, s'ils ont été vécus, rêvés ou souhaités par J.: incendie de l'église qu'elle allume froidement; meurtre de Noémie deux fois accompli, deux fois raconté; tentative de suicide de l'enfant J. qui se laisse doucement glisser dans le puits; apparition des corbeaux aux becs noirs. Ce n'est qu'à la fin du roman que nous saurons, de la plume même de J.: 'Mes nuits ont été peuplées de cauchemars.'

Enfin, il y a 'je', fille de J. *Je* est la narratrice. *Je* se donne pour mission d'écrire le récit enfoui qui parcourt le corps de J.' et, à travers lui, de dire le corps de Marie, le corps sans langue de Marie.

Autour de cet univers clos sur quatre femmes, quelques vagues silhouettes, le bouilleur de cru, le curé, les soeurs.

Un mot du lieu fera mieux saisir le thème. 'Au lieu-dit 'Le nid-de-chien', le père de Marie construit la maison en terre'. Avant d'arriver à la maison, il y a le chemin creux, souvent décrit avec un milieu, entre deux espaces ouverts, son impénétrable entremêlement de branchages, de fougères massées, avec l'argile grasse et glissante de son sol. Espace clos et ouvert, comme le corps étranger et révélé de Marie, comme le lit-clos de la maison de Marie et le lit ouvert de l'asile de Marie. Au chemin creux, à la maison, vient s'ajouter un troisième élément, le jardin: 'plutôt un champ avec beaucoup de pommiers le plus beau souvenir que je garde c'est le moment où tous ses pommiers étaient en fleurs', écrira J.

Et nous y voilà. *Le Lais de la traverse* relate la quête impossible par *je* du corps de Marie, qui s'offre et se refuse à la fois en s'anéantissant dans la vision démentielle de la destruction du chemin creux,

de la maison de Marie, dans la tuerie du jardin 'au masque de gazon'. Et ce sont les balbutiements de J., la voix de J. qui se souvient, et c'est le corps de J., trait d'union entre Marie et *je*, qui permettront à *je* d'entendre la voix de Noémie, la voix sans voix de Marie, de dire le corps étranger de Marie.

Les éléments du récit, le langage du corps de Marie, ce sont des sueurs jaunes et grises, des pieds qui glissent dans les sabots, des coups de reins, des vomissements, du sang, beaucoup de sang. Pas un rire, pas un sourire. Des caresses silencieuses de Marie à J., de J. à *je*.

'Sur le banc, à côté d'elle, J. se rapproche. Elles sont maintenant épaule contre épaule, flanc contre flanc. J. pose sa tête sur Marie. . . . J'ai posé ma tête sur les genoux de J. . . . J. pose sa main sur ma tête et commence l'interminable caresse. . . .'

Ce sont des odeurs moites, des cheveux défaits, des mains rougies, gercées, des dos meurtris. Ce sont, mêlés à ce langage des corps de Marie et de J., la vapeur épaisse et tiède de la lessive de printemps, le parfum âcre des pommes broyées, l'égouttement lent et lourd du sang du cochon égorgé, l'éclatement des morceaux de bûches sous la hache.

Les thèmes fondamentaux, rudimentaires de la vie de la femme: l'enfantement, la mort, les premières règles, le viol, les sentiments de haine, de cruauté, de tendresse, d'indifférence, d'humiliation apparaissent surtout dans les gestes et dans les regards. Beaucoup de regards et guère de mots.

Mais surtout, surtout, la singulière fascination de ce livre réside dans le ton. Complètement dédramatisée, la phrase s'impose, lente, économe, immobile. On

voudrait dire silencieuse. Aucun pathétique. Guère de métaphores. Aucun point d'exclamation. De nombreuses phrases nominales, lapidaires, un vocabulaire insolite à force de précision, des structures simples souvent réduites au moule sujet-verbe-complément-point donnent au texte une densité, un poids extraordinaires. Qu'il s'agisse de décrire une lessive ou de raconter un décès, le ton sera le même: neutre et précis.

La musique colle aux mots: 'Avec la pluie les peupliers pleuvent', le lyrisme est inhérent aux gestes simples et à la présence vivante des choses et des êtres: 'Dans les quelques touffes d'herbe s'agitent les poules d'eau et les grenouilles'.

Chaque chapitre est clos sur lui-même, autonome, structuré, achevé comme un poème et nécessaire à l'ensemble comme une pièce de puzzle. Il décrit dans une chronologie bouleversée une activité, comme la lessive ou la cueillette des cerises, un événement comme la naissance du bâtard ou une visite de J. à l'asile où est enfermée Marie. Le nom de celle-ci figure presque toujours dans la première phrase du chapitre tandis que la dernière ressemble au dernier vers d'un sonnet parnassien ou au dernier trait d'une description de Flaubert: un détail qui soudain éclaire tout le reste, une synthèse, un symbole, un écho, toujours un élément essentiel.

A mesure que l'on s'approche de la dernière page, la précision devient balbutiement, la ponctuation disparaît, les structures syntaxiques fondent sans que pour autant l'hermétisme ou le chaos viennent troubler le déroulement de la lecture.

Bref, et paradoxalement, l'émotion ressentie par le lecteur résulte sans doute de l'absence totale de charge pathétique. L'harmonie sans enflure, la sobre beauté de la langue, la densité du message, le lyrisme épuré de toute littérature font du *Lais de la traverse* un petit chef-d'oeuvre.

Histoires d'amour, Anne Tristan, Paris, Calman-Lévy, 1979 pp. 218.

Denise Marcoux

Avec cet essai. Anne Tristan,